



LE PRISONNIER



DANS une ancienne maison du temps passé, à étroit pignon, à fenêtre de vieux bois, garnie de petites vitres enchâssées dans du plomb, à mur lézardé, à escalier tournant en vis, à chambres hautes sans plafond, garnies de poutres en chêne noirci par le temps, vivait, il y a quelques années, une jeune fille, grande, blonde, rêveuse, et fort belle. Elle était fille de deux bonnes gens enrichis dans le commerce, et qui mettait toute leur gloire à rendre heureuse cette enfant. C'était pour satisfaire au caprice de cette enfant si chère que M. et Mme Marialin avaient consenti à venir habiter cette ancienne maison, qui datait de trois siècles. Vieilles tentures, vieux cadres, vieille dorure, argenterie trois fois centenaire, tout avait été mis en harmonie avec le séjour choisi par Marguerite.

Elle avait, disait-elle, horreur de nos maisons carrées, blanchies à la chaux, dorées à la hâte, ornées par les tapissiers, où tout sentait le neuf, et dont la Bourse est l'idéal; il lui fallait quelque chose qui lui rappelât le temps où elle aurait voulu naître, le temps où de belles châtelaines attendaient en priant Dieu le retour d'un chevalier parti pour la croisade, emportant avec lui une écharpe brodée d'or et d'argent ou un simple ruban détaché du corsage.

Cette enfant avait la foi, et son prie-Dieu de velours rouge la voyait souvent à genoux.

Sa chambre, tendue de vieilles tapisseries à personnages, avait un lit à baldaquin à colonnes torsées de chêne noir; le prie-Dieu, appuyé au pied du lit, faisait face à la fenêtre, et en face de la cheminée, haute de cinq ou six pieds, à grands chambranles de marbre blanc où se nichaient des têtes d'anges et des colombes, se trouvait un clavecin.

Entendons-nous, un clavecin de Pleyel, tout ce qu'il y avait de plus beau et de meilleur.

Marguerite ne savait à qui parler de ses rêves et de ses rêveries, de ses espérances, de ses regrets; elle espérait être aimée, elle regrettait le chevalier parti pour la croisade avec le roi saint Louis; elle regrettait le poète malheureux chantant tristement son amour pour une belle châtelaine qui l'aurait rendu heureux et qui aurait ensuite, avec lui, chanté les louanges du Seigneur dans quelques vieilles chapelles bien sombres où se seraient accomplis des miracles.

Mais si elle ne pouvait parler de toutes ces choses à ses amies, riches jeunes filles aimant le luxe, la toilette, le bal, et pensant, en s'endormant le soir, au chiffre de leur dot, elle en parlait à son clavecin; c'est à lui qu'elle disait toutes ses rêveries, toutes ses amours; c'est à lui qu'elle parlait de Dieu et des anges, c'est

à lui qu'elle parlait d'avenir et de bonheur; c'est aussi à lui qu'elle parlait du ciel et de l'éternité.

—Hélas! disait-elle quelquefois, à quoi me sert de parler ainsi? mes paroles, mon chant n'ont pas de retentissement au-delà de ces murailles; qui peut m'entendre, et surtout qui peut me comprendre? Cette fenêtre même donne sur les murs d'une prison! Je suis bien seule sur la terre et, mieux vaudrait étouffer mon cœur que de lui laisser ainsi parler un langage que lui seul entend. A quoi me sert de rendre ainsi mon amour? Dieu connaît le fond des cœurs, et sait de quels chants mon silence est rempli.

Mais Marguerite n'y pouvait tenir, et le soir, en dépit de son désespoir et de sa solitude, elle venait à ce clavecin et lui racontait encore tous ses secrets; assise devant ce clavier muet, elle restait un instant comme pour l'écouter, et, posant enfin les doigts sur les touches, un son net et clair retentissait dans le silence, comme un appel, puis, la tête penchée au-dessus de l'instrument, elle parlait avec lui sans souci de son attitude, tantôt penchée, tantôt droite, écoutant d'une oreille attentive le murmure de son chant; l'émotion sortait de ces touches d'ivoire, froides et sèches sous une autre main. Puis tout à coup sa main se levait; c'était le silence. Elle écoutait, elle attendait une réponse. La réponse ne tardait pas; réponse douce et mystérieuse qu'elle suivait du cœur et des yeux, regardant les touches frémissantes.

—Ah! disait en bas Mme Marialin, la voilà encore qui joue la *Marguerite*!

Dans une chambre nue et froide, sous les toits d'une prison, un homme était sur un misérable lit, les jambes pendantes, les pieds nus sur le carreau, la tête penchée, pleurant de ces larmes lentes et pénibles comme en pleurent certains cœurs auxquels l'air manque. Maigre et voûté, cet homme portait sur un buste chétif une tête éclatante. Une misérable table de bois blanc, appuyée au mur, portait une assiette, un petit pot à eau d'étain, un pain noir et un vieux couteau posés sur un linge bis; près de la fenêtre, se voyait, sur un chevalet, une toile préparée pour la peinture; une boîte à couleurs, ouverte sur une chaise, attendait sans doute cet homme.

—Ah! disait-il en lui-même, voilà donc ce que c'est. J'ai passé ma jeunesse, j'ai dépensé ma fortune, ma santé et aussi mon bonheur à chercher. Je n'ai rien fait, rien; j'ai crevé toutes mes toiles au moment de les achever. Je suis un fou. Si j'avais voulu, comme tant d'autres, je serais riche aujourd'hui et mes tableaux encombreraient les galeries et les ma-